

## Un fameux carambolage de billard

Jean Basile

Volume 11, Number 2, March–April 1969

Douze écrivains, douze nouvelles

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29638ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Basile, J. (1969). Un fameux carambolage de billard. *Liberté*, 11(2), 21–32.

*un fameux  
carambolage  
de billard*

*jean basile*

Ça faisait cinq matinées de suite qu'il n'y avait pas de lettres dans la boîte à lettres. Paul se levait à neuf heures, prenait son petit déjeuner à dix (sept ou huit tasses de Maxwellhouse bien tassées, beaucoup de sucre sauf en temps de régime, une larme de lait); jusqu'à midi il mettait de l'ordre dans la journée en prenant des notes sur ce qu'il devait faire, ou bien plus rarement, il s'acharnait à écrire quelques pages mais, souvent, les mots étaient désagréables et rébarbatifs et il y renonçait; puis il descendait les trois étages non sans avoir regardé dans la cage d'escalier si personne ne s'y trouvait car il avait l'habitude de se promener en peignoir, sale par-dessus le marché. La lecture du courrier se faisait juste avant l'examen quotidien dans le miroir de la salle de bain (« Je me ride, bon Dieu, je me ride; il faut que je demande à Simone de m'acheter ce truc qu'elle se flanque sur le visage, non, pas à Simone qui est idiote, à Lucille, elle, elle comprend vraiment les hommes »).

Cinq jours déjà que la petite boîte en acier poli était vide. Paul pensait: « On m'oublie, bon Dieu, on m'oublie ». Il prétendait, en remontant les escaliers, que c'était agréable d'être oublié du monde, de ce sale monde et de ses sales sollicitations; il jubilait (pensait-il) de n'être plus sollicité; plus de lettres d'affaires, plus de lettres d'amour, plus de lettres de

la famille (tu pourrais quand même te donner la peine de nous répondre deux fois par siècle), plus de comptes à payer.

« Dieu merci, pensait Paul, il reste le téléphone ». Or le téléphone aussi était muet, à se demander s'il avait jamais existé ce petit grelot insupportable qui d'ordinaire le faisait sauter vingt fois par jour de son tremblement poussif et insistant comme la voix d'une vieille femme qui demande la charité.

Le cinquième jour de ce silence, Paul travailla mal sur un texte de commande. Le cinquième jour au soir, il douta un peu de l'existence du monde.

Le sixième jour, dès son réveil, Paul se jura d'intenter un procès aux postes si la boîte était vide et au Bell si le grelot du téléphone ne se décollait pas. Il se rendit compte quand il descendit les escaliers qu'il était assez proche d'un sentiment peu confortable, le désarroi.

Il y avait une lettre là ; petite chose solitaire, callée de biais dans son logement temporaire, plus carrée que longue dans une enveloppe de vélin, manifestement une lettre importante qui se donnait des airs. Encore une invitation, pensa Paul, encore une de ces sacrées invitations ». Pour se venger de toutes les lettres qui ne viennent pas (j'ai attendu, tu attendras), pour venger tous ceux qui dans le monde attendent des lettres qui ne viennent pas, il la fourra dans le fond de la poche de son peignoir entre un kleenex, une cigarette qui perdait son tabac et les Life Savers en vrac (il en mit un dans sa bouche par hasard il le recracha aussitôt parce que le bonbon, menthe verte, sentait la chique), discuta avec le concierge chevelu qui passait par là, remonta, se déshabilla, prit sa douche, se rasa en chantonnant, s'habilla, écouta les vingt-trois premières mesures du quartet en sol mineur de Brahms dans l'interprétation du Quartetto di Roma.

Puis il rescapa du tapis où il gisait en boule le peignoir sale, de la poche duquel il tira l'enveloppe. Dans un grand soupir de soulagement, il entreprit de l'ouvrir cric, crac...

Profitons de ce que notre héros considère d'un air un peu suspicieux le carton suspect pour en donner un rapide

portrait ; trente ans mais ne les paraissant pas, six pieds de haut, plutôt solide, de ce genre d'homme plus disposé, selon leur extérieur, à donner des coups de pieds dans un ballon ovale qu'à traduire sans dictionnaire la sixième Eglogue de Virgile (même, disons-le, l'imaginerait-on mal à lire un simple auteur contemporain), un type manifestement soucieux de sa forme physique, les cheveux en brosse, pas si sympathique que ça sous des airs bon enfant, un peu arrogant même, mais sain, sain. On voit le genre.

Paul comprit, sans trop se forcer, qu'il s'agissait du mariage d'un copain de collège, cérémonie dans la plus stricte intimité (« Je vois ça d'ici, 100 personnes » pensa Paul), planifié pour le six mai à 5 heures de l'après-midi ; à l'endos du carton, il y avait quelques lignes tracées hâtivement d'une minuscule écriture noire et serrée, un régiment de fourmis menaçantes. On y souhaitait « ardemment » que Paul y assistât ; suivaient, dans leur ordre habituel, les formules surannées dont s'abreuvent les amis qui ne se sont pas vus depuis longtemps, dont « après tant d'années », ou « Tu vas me trouver changé », ou « Ça va nous faire un choc » ou « On va bien rigoler ». Mais Paul trouva cette dernière expression un peu vulgaire, il s'en voulait de ne pas comprendre pourquoi.

Quelques secondes passèrent ; le sourire de Paul se figea tandis qu'il posait le carton sur le coin de la cheminée. Il se sentit soudain énervé, anxieux, même un peu malheureux. Il s'analysa selon les méthodes habituelles d'un citadin adulte du XXe siècle mais il fut long à admettre que dans le fond, ce qu'il ressentait s'appelait non, cela n'avait pas vraiment de nom, disons une espèce de rage. « Il m'a encore eu, pensa-t-il, bon Dieu, il m'a encore eu, quelle tarte ». Et il alla dans sa chambre s'allonger.

Le grand corps de Paul, le sain corps de Paul repose sur le lit ; l'heureux possesseur de ce corps a les yeux fermés. C'est le jour mais pourtant nous allons remonter avec lui dans la nuit du Temps. Voici que l'appartement confortable de Paul se transforme en une petite chambre dans une maison d'étudiants sise rue Aylmer, tout près de l'université McGill dont il est un élève. Voici que Paul retrouve son ami

Pierre ; ils ont tous les deux dix-huit ans ; ils habitent ensemble, ils étudient ensemble, ils mangent, boivent, discutent, s'amuse<sup>n</sup>t ensemble. Voici le Temps où on ne parle pas encore de femmes mais de filles. C'est l'époque bénie où l'adolescence ne veut pas encore tout à fait finir.

— Nom d'un chien, hurla Paul, vas-tu finir par descendre. Pierre gémit vaguement et daigna laisser pendre sa jambe droite. Il était petit, sec, nerveux. Entre Paul et lui, on avait calculé trente quatre livres de différence.

— Remonte ta chaussette, hurla Paul. C'est fou ce que tu peux être négligé. La chaussette de Paul n'était qu'à moitié enfilée de telle sorte qu'elle pendait hors du pied, une chaussette blanche, jaunie par des lavages répétés.

— C'est dimanche, gémit Pierre.

Il se retourna contre le mur en soupirant et se recroquevilla sur lui-même.

— Ecoute, dit Paul, je n'en sortirai jamais si tu ne me donnes pas un coup de main. Fais un effort ; je te jure qu'après je te fichera<sup>i</sup> la paix.

Pierre remonta sa chaussette et joua un instant avec l'énorme trou qu'elle avait au talon. Il poussa un gros soupir en tentant de se redresser.

— Je t'écoute, dit-il.

— Je ne peux quand même pas, dit Paul, te lire à haute voix une formule d'algèbre d'au moins trois pieds de long. Tu es fort pour le calcul mental mais quand même.

— Je ne comprends pas, dit Pierre en s'asseyant sur son lit, le plaisir que tu trouves à persécuter un pauvre type comme moi. Cela dit d'un ton plutôt autoritaire, il se rallongea et se mit l'oreiller sur sa tête. Il dit encore à Paul de lui ficher la paix avec les mathématiques, que ce n'était pas important les mathématiques, que d'ailleurs ça ne l'intéressait pas, pas plus que lui. Paul, la famille, les études, les amis, les hommes, que rien ne l'intéressait même pas la vie.

— Ça ne m'intéresse pas, dit-il.

Sa voix parvint à Paul comme un petit cri étouffé d'écureuil.

— Compris, dit Paul qui regardait d'un air désespéré la formule qui n'en finissait pas, un zéro de plus ou de moins, pour

ce que j'en ai à faire d'abord. Depuis le temps qu'on habite ensemble, je devrais bien finir par savoir que, quand tu as tes états d'âme, tu ne coopères pas.

— Je ne coopère pas, dit Pierre.

La chambre qu'ils habitaient était à leur image précise : exigüe, sentant en même temps le vieux linge et la bonne sueur, remplie de choses inutiles ramassées n'importe où, en un mot ; terriblement sympathique.

Paul sentit qu'il fallait rétablir l'équilibre entre les parties d'un combat où il n'était pas tout à fait sûr d'être le vainqueur. Il mit la radio très fort sachant que Pierre détestait ça. Mais ni les Rolling Stones, ni un arrangement sur "I Am Pretty" ne semblèrent déranger Pierre. Paul sacra le premier contre cette sale musique et entreprit la recherche pénible d'une musique valable, quelque chose comme Mozart ou Bach, en surveillant les réactions de Pierre d'un air torve.

Quant à la conversation qui va suivre, écoutez-la bien, elle est le prototype des conversations que Pierre et Paul avaient à peu près chaque soir, à quelques variations près. Cependant, ce soir-là, moins d'ailleurs par les mots prononcés que par un certain ton, elle doit donner l'illusion, fautive peut-être, que quelque chose se passe, que quelque chose va se passer. Du moins ainsi le pensera Paul, tout à l'heure.

— Tu vois, dit Pierre toujours impassiblement sur son lit, j'ai l'impression que ma vie c'est comme ça, comme toi et ta radio ; on cherche, on cherche et on ne trouve pas. Paul ne répondit pas ; il était tombé sur le Modern Jazz Quartet, il était sûr que c'était le Modern Jazz Quartet mais il n'arrivait pas à mettre un titre sur le morceau.

— Et puis, continua Pierre de plus en plus morne, la vie c'est d'un froid, mais d'un froid.

— D'accord, dit Paul en poussant un soupir, allons-y, qu'est-ce qui ne va pas ?

Pierre baïlla.

— Toi, dis, tu es dynamique ; moi, je ne le suis pas.

— D'accord, dit Paul, je suis dynamique mais, dans le fond, j'ai plus de complexes que toi ; c'est précisément parce que

j'ai des complexes que je suis dynamique ; je suis dynamique parce que je ne m'analyse pas.

Il ferma le poste de radio et se leva.

— Ecoute, dit-il en tirant le pied de Pierre qui se défendit mollement, autant en finir tout de suite ; qu'est-ce qui ne va pas ?

— Rien ne va pas, dit Pierre en reprenant d'un seul coup possession de son membre d'une façon juste assez violente pour que Paul comprît que c'était définitif ; mais ça ne veut pas dire que tout va.

— Compris, dit Paul, tu es amoureux.

— Je ne suis pas amoureux, dit Pierre, je n'ai aucune bonne raison d'être amoureux ; tu ne penses qu'à ça ; il y a d'autres choses dans la vie quand même.

— Lesquelles, demanda Paul d'un air qui se voulait malin.

— Je ne sais pas, moi mais il y en a.

Son ton était plein de sous-entendus.

— Tu vois bien, dit Paul en faisant semblant de ne pas s'en apercevoir ; permets-moi de te dire que tu deviens malsain.

— Je m'en fiche, dit Pierre en retirant sa chaussette trouée et en la jetant par terre d'un air terriblement dégoûté.

Le téléphone sonna. Bien qu'il fût né dans l'ère du téléphone, sa naissance même avait été annoncée par téléphone, Paul paraissait ne s'être jamais habitué aux sonneries ; cela déclenchait chez lui une véritable crise d'hystérie à chaque fois. Il se précipita à l'appareil.

— Le monde t'appelle, dit Pierre en remettant l'oreiller sur la tête et en agitant les orteils de son pied nu.

Après qu'il eut raccroché Paul dit à Pierre que c'était deux filles qui émettaient le souhait qu'ils les emmènent au cinéma ; comme Pierre secouait la tête, Paul lui dit qu'il avait déjà exaucé leur souhait.

— Je n'irai pas, dit Pierre.

Paul lui dit que des invitations comme ça, on ne les refusait pas à moins d'être au seuil de la mort ou d'être la pire des mauviettes.

— Choisis, dit-il.

— La pire des mauviettes, répondit la mauviette. Et puis je me demande vraiment à quoi rime cette obstination que tu as à t'occuper de moi ; après tout, si tu y tiens, vas-y donc au cinéma.

Ils se turent un long moment. Pierre s'était enfoui sous les couvertures ; Paul se rasait à gestes secs. Il aimait ces sorties impromptues avec des filles et il ne comprenait pour quoi Pierre ne les aimait pas. Il s'en voulait cependant de ne pas avoir la conscience nette car il estimait qu'il aurait dû trouver les arguments pour convaincre Pierre.

— Bon, hurla-t-il, en s'aspergeant de lotion after shave, si tu veux que je reste, si c'est indispensable que je reste.

— Pas indispensable du tout, dit Pierre ; dirais-je même inopportun. Va les attendre devant la porte, si ce n'est pas trop te demander, fais-moi cette faveur, je n'ai pas envie de les voir tes sauterelles.

— Toi et tes mauvaises humeurs éternelles, hurla Paul ; si tu me permets de te donner un conseil, tu devrais faire de la culture physique, ça t'ordonnerait les pensées dans la tête, la culture physique.

— Mens sana, suffoqua Pierre, toi et ta folie des choses saines, tu n'aurais pas dû me faire ce coup-là.

Paul enfilait ses pantalons.

— Pourquoi pas, dit-il.

Ils étaient très étroits et pour y pénétrer il devait se tortiller comme une couleuvre.

— Tu mourras idiot, dit Pierre ; as-tu déjà entendu parler de quelque chose qui est plus important que les petites sorties, les pantalons, le cinéma et les sauterelles, quelque chose qui s'appelle l'idéal ?

Quand Paul sortit (non sans s'être retourné deux fois et après avoir marqué un temps d'arrêt à la porte, minuscule il est vrai mais touchant de bonne volonté), Pierre ne se donna même pas la peine de bouger. Il resta comme ça, un long moment, à penser à n'importe quoi. Quand il entendit par la fenêtre des rires, un grave et deux aigus, quand il fut assuré que Paul et les filles étaient bien partis, il se mit à réfléchir. Mais tout allait trop vite dans sa tête : il n'arrivait pas à fixer

son attention sur la moindre image. Il descendit de son lit et commença à faire une inspection systématique de la chambre comme s'il voulait retrouver une mesure à son temps ; il se pencha sur l'équation de Paul, cela le fit sourire. Il tourna ainsi en rond une bonne heure. Puis, il alla se placer sous la barre, juste en face de la porte, elle était décidément très haute près du plafond ; même en levant les bras et en se mettant sur la plante des pieds, il ne pouvait pas l'attraper, il eût fallu qu'il saute ou qu'il prenne un tabouret. Originellement peinte en noir, on voyait maintenant l'acier à l'endroit où les mains de Paul s'accrochaient quand il faisait ses tractions, chaque matin.

C'était une barre toute simple mais, quoiqu'il la considérât avec volonté, Pierre n'arrivait pas à établir un rapport entre cette barre et lui. Tout au plus savait-il qu'elle était solide, qu'elle ne céderait pas, puisque Paul s'en servait, il admettait aussi qu'il n'était, lui, ni bien lourd, ni bien solide, qu'il n'avait pas un grand poids dans la vie. Mais un vrai rapport, quelque chose comme une sensibilité logique, ainsi qu'il peut exister parfois entre une chose et un être, il n'en trouvait pas. Il se frotta les yeux, fit un effort de concentration pour faire surgir entre elle et lui une vérité première ; il la regarda, se regarda. Mais tout était muet, désespérément ridicule et muet.

Alors Pierre soupira devant l'inéluctable et ferma la lumière.

Nathalie faisait du genou à Paul. Ce n'était pas son vrai nom mais, sans doute, elle trouvait ça plus snob de s'appeler Nathalie que Françoise ; elle s'imaginait volontiers dans les bras d'un beau garçon tandis qu'il lui susurrait « Nathalie, Nathalie », alors elle tombait amoureuse d'elle-même rien qu'en entendant son joli nom, et lui trouvait ça d'un chic. L'autre fille était laide, elle devait l'être depuis toujours car elle faisait comme si elle ne le savait pas. Elle envisageait avec tranquillité le fait que Nathalie fit du genou à Paul ; elle avait étéquisitionnée pour en faire autant avec son copain mais, comme il n'était pas là (« gentil mais ennuyeux », Nathalie l'avait prévenue), elle regardait le film en tâchant d'a-

voir les réactions du connaisseur.

De son côté, Paul trouvait assez agréable qu'une jolie fille lui fasse du genou. Il répondait mollement pour montrer qu'il était intéressé mais pas plus que ça.

Le film racontait une histoire bon genre, fatigante mais pleine de sentiments. C'était une histoire d'amour ; le héros était fort, beau et blond, la fille avait du piquant ; tout le monde, là-dedans, du père à l'épicier, les empêchait de s'aimer, mais on savait très bien que tous les deux finiraient fatalement par vaincre le complot universel. Nathalie pensait qu'elle avait du piquant ; quant aux ennuis, ce n'est pas à elle qu'on ferait le coup du complot universel. Elle se faisait de plus en plus tendre.

— Tu ne peux pas te tenir tranquille, dit Paul.

— Oui, mon chéri, répondit-elle.

Elle l'embrassa sur l'oreille.

— On va se faire remarquer, dit le propriétaire de l'oreille.

— Qu'est-ce que ça peut faire, dit-elle.

Elle l'embrassa à nouveau sur l'oreille, un petit baiser sec, terriblement précis. Paul rétorqua par un solide coup de genou. Cela la fit rire, un petit rire agaçant, pas du tout un rire de jeune fille, pas du tout un rire idéal de jeune fille.

Paul soupira et la somma de lui laisser regarder le film. Le film était idiot décidément. Pourtant, peu à peu, Paul le trouvait intéressant. Il y voyait comme un reflet de sa vie future, avec une Nathalie près de lui. Puis le reflet se fit de plus en plus précis et, bientôt il se crut dans une espèce de chambre noire et devant lui l'écran comme une fenêtre ouverte sur le monde qu'il pouvait enfin voir sans y participer. Tous ressemblaient à des fantoches, la vie était un décor, même l'amour était un décor ; lui aussi devait ressembler à un fantoche quand c'était son tour d'être dans la vie, et que quelqu'un le regardait de la chambre noire, un fantoche de gros muscles, de désinvolture, d'arrogance et de manque de sensibilité. Et autour de lui, alors, un bon petit décor en technicolor mais aussi indestructible qu'un mur de béton.

Soudain, Paul pensa à Pierre qu'il avait abandonné tout seul dans la chambre. Il voulut écarter cette idée mais il ne

pouvait pas ; il revoyait la scène, il réentendait le dialogue ; il avait beau se dire que tout cela était habituel, imbécile, quelque chose autour de lui répandait des ondes malfaisantes, une sorte de pressentiment grave et sombre.

Il se leva brutalement en disant qu'il en avait assez, qu'il rentrait. Les deux filles le suivirent sans mot dire, l'air étonné quand même. Il les laissa au coin de la rue Sherbrooke ; elles marchaient très vite, manifestement furieuses maintenant. Leurs dos un peu courbés disparurent dans le gris de la nuit comme deux choses dérisoires et un peu attendrissantes. Nous en sommes au moment pathétique de notre histoire.

Paul franchit rapidement les quelques pas qui le séparaient de la maison. Il s'étonna, au passage, de ne pas voir de lumière à la fenêtre de leur chambre. Il escalada les marches du perron, mit la clé dans la serrure, ouvrit et entra comme un fou. Il crut ressentir ce qu'un joueur novice ressent quand le hasard lui fait faire un premier fameux carambolage de billard lorsqu'il heurta de plein front le ventre mou de Pierre suspendu au plafond.

Cela dura l'espace d'un centième de seconde. Pierre était déjà par terre.

— Tu ne peux pas faire attention, dit Pierre, pour une fois que je suis tes conseils en faisant mes tractions.

Le Paul de trente ans passa la main sur ses yeux et reprit délicatement le carton. Il le regarda d'un air déprimé. Il pensa que l'ami d'enfance pouvait toujours se l'accrocher, même s'il s'appelait Pierre ; il avait été marié deux fois quant à lui, sans compter les autres ; il savait ce que ça signifiait ; il ferait tout ce qu'il y avait à faire dans le monde avant d'assister à ce mariage.

Il se leva, alla dans le couloir. La barre de gymnastique était là fidèle au poste, de couloir en couloir, au gré des déménagements, mais, sur ses deux tiers, il n'y avait plus de peinture noire maintenant ; la vie passe. Paul la considéra d'un air morose. Un seul élan sur des jarrets bien dressés, il s'y pendit en pensant vaguement qu'un jour ce serait pour de bon, peut-être.